

I - La famille de Brodeck :

- Fédorine :

C'est une vieille femme, elle est souvent désignée dans le roman comme « la vieille Fédorine » ; elle est « tordue et courbée » p. 28, « ratatinée, mince, fragile, à la peau fripée et couverte de rides » p. 188

Elle a recueilli Brodeck dans des circonstances qu'on devine tragiques « au début d'une autre guerre » p. 28. Brodeck a alors quatre ans, sa maison est détruite, il semble qu'il soit le seul survivant d'un village détruit par les flammes (p. 28-29). À partir de ce moment, Fédorine tient un rôle maternel auprès de Brodeck : elle s'en occupe aussi bien enfant, par exemple lors du voyage qui les mène au village et durant lequel « Fédorine chaque jour [le] nourrissait de pain, de pommes et de lard (...) et aussi de mots », qu'adulte quand il revient du camp puisque « elle a nourri [sa] bouche cassée à la cuillère, a pansé [ses] blessures, a remis peu à peu du gras sur [ses] os à vif, [l']a veillé lorsque la fièvre était trop forte (...) et qu'[il] délirai[t] » p. 27. Elle est celle aussi à qui Brodeck se confie : « Elle sait pour le vide noir qui revient toujours dans mes rêves. Pour mes promenades immobiles au bord du Kazerskwir », écrit-il. De même, elle éclaire Brodeck sur les décisions à prendre. C'est elle qui comprend la gravité de la situation dans laquelle se trouve Brodeck et donc sa famille, elle est à l'origine de sa décision de fuir le village : « Fais attention à toi, tu es déjà revenu une fois d'où on ne revient pas. Il n'y a jamais de seconde chance, jamais » p. 187-188.

Féodorine se définit par son rôle maternel aussi bien auprès de Brodeck que d'Émélia et de Poupchette. Elle est celle qui nourrit la famille : « D'ordinaire, c'est elle qui va quérir les provisions » p. 17. C'est elle qui a soigné Émélia après le viol (p. 298-299) et désormais, elle prend soin de Poupchette comme une mère.

C'est une femme qui est toujours active et qui ne dort pas « elle ne veut pas se laisser surprendre par la mort » dit-elle p. 27

- Émélia : Brodeck l'a rencontrée lors de son séjour dans la capitale, elle y exerçait le métier de brodeuse. L'amour que lui porte Brodeck est intense dès le premier jour, il est écrit p. 218 « Soudain je m'apercevais que la terre et ma vie pouvaient battre sur un autre rythme que le mien, et que le bruit doux et régulier de la poitrine qui s'échappe de l'être aimé est le plus beau son qu'on puisse entendre ». De ce personnage, on sait peu de choses : elle est belle d'après le narrateur qui la décrit toujours méliorativement : ainsi lors de leur première rencontre, il est charmé et la compare à « un petit oiseau, mésange fragile et vive » (c'est une comparaison qui revient p. 257 au moment de la fuite de la capitale « le tremblement d'un oiseau » et la désigne comme « l'ange aux yeux noisette » p.76 ; ailleurs, il évoque « ses si beaux cheveux » p. 159, « ses petites mains » p. 160, « un délicieux accent » p. 160, ses pommettes sont roses et ses yeux noisette p. 160.

Comme Brodeck, elle est une étrangère dans la capitale où elle ne réside que depuis un an (p. 218) ; elle a, comme lui, un passé douloureux : « derrière moi, il n'y avait que du noir, rien que du noir » p. 218 avoue-t-elle à Brodeck en lui parlant de sa famille et de son lieu d'origine.

C'est aussi une femme courageuse qui ose tenir tête aux soldats venus arrêter les trois jeunes filles et gifler Göbler. (p. 295).

Après le viol dont elle a été victime en raison de son geste héroïque, elle semble avoir perdu l'esprit. Les expressions se rapportant à son regard vide sont nombreuses : « ses yeux morts » p.174, « ses yeux ne se posaient pas vraiment sur le paysage » p.200, « ses yeux ne me voyaient pas » p. 298 par exemple. Elle ne prend intérêt à rien et fredonne toujours le même air, l'air sur lequel ils avaient dansé au premier temps de leur amour (p. 204). Cet air que chante continuellement Émélia aurait pu être un souvenir heureux mais il est devenu, à cause de ce qu'a souffert Émélia, le symptôme du mal dont elle souffre, son incapacité à communiquer, à vivre. C'est ce qu'exprime le narrateur à différents moments : « Chanson d'amour (...) devenue effroyable refrain dans laquelle Émélia s'était enfermée comme dans une prison, où elle vivait sans vraiment exister » p. 204 ou encore quand il définit cet air ainsi « cet air qui me fracasse le crâne et le cœur »

Pourtant, Émélia représente la force de l'amour : c'est pour retrouver Émélia que Brodeck a tout supporté au camp, faim, froid, sadisme des bourreaux, humiliation constante « Chien Brodeck est revenu chez lui, vivant, et a retrouvé son Émélia qui l'attendait » p. 31. Elle lui a permis de résister le plus possible à la barbarie : « C'est grâce à elle que je n'ai pas sombré, jadis » p. 30

Le roman s'achève, néanmoins, sur une lueur d'espoir : alors qu'Émélia semble toujours hors du monde, sans sentiments ni sensations, elle fait un geste, sa main serre celle de Brodeck et le narrateur l'analyse comme une promesse d'avenir plus doux : « C'était peut-être un geste involontaire, mais peut-être était-ce comme une caresse, comme le début ou le renouveau d'une caresse ? »

- Poupchette : Tout au long du roman, elle apparaît comme une fillette vive, spontanée, affectueuse et gaie et ceci dès le premier chapitre : « Poupchette m'a souri, a tendu ses bras vers moi, ses mains qu'elle a fait battre dans l'air tandis qu'elle gazouillait comme un poussin de canard. » p. 18. C'est une très jeune enfant qui ne maîtrise pas encore le langage que le narrateur définit ainsi « une mélodie de cascade joyeuse, libre, échevelée, un babil folâtre dont je sais désormais su'il doit être au plus près de la langue des anges » p. 298.

Elle est l'enfant né du viol d'Émélia, que l'on pourrait considérer comme « l'enfant de la salissure (...) l'enfant engendrée de la haine et de l'horreur, (...) l'enfant abominable conçue de l'abominable, (...) l'enfant de la souillure, enfant souillée déjà avant de naître » p. 316 mais Brodeck l'aime comme sa fille. Dans un monologue intérieur adressée à Poupchette, il la désigne ainsi : « ma petite », « tu es mon enfant », « je suis ton père à jamais ». Elle est pour lui « la beauté, la pureté et la grâce », « l'aube, le lendemain, tous les lendemains », « [sa] chance et [son] pardon », « toute [sa] vie ».

→ Ces trois personnages forment la famille de Brodeck : Fédorine, la mère, Émélia l'épouse, Poupchette, sa fille. C'est pour elles que le narrateur vit et agit ; les trois figures féminines font partie des personnages positifs du roman, elles sont le symbole de l'amour et de la fragilité. Les unes et les autres sont marquées par la vie et la méchanceté des hommes : la guerre, la violence.

II - Brodeck et l'Anderer

Brodeck : C'est le narrateur et le personnage principal du roman qui débute et se clôt d'ailleurs par l'affirmation de son identité :

- première ligne du roman « Je m'appelle Brodeck et je n'y suis pour rien » ;
- dernière page
« Je m'appelle Brodeck et je n'y suis pour rien.
Brodeck, c'est mon nom
Brodeck.
De grâce, souvenez-vous.
Brodeck »

Entre ces deux pages, le personnage, chargé par les villageois d'écrire un rapport sur ce qu'il appelle « l'Ereignies », narre sa vie par de fréquents retours en arrière (analepses) et des anticipations (prolepses).

Brodeck, enfant, a été recueilli par Fédorine lors d'une guerre. On peut imaginer qu'il est juif : allusion à la circoncision « je n'avais jamais prêté attention au petit bout de chair absent entre mes cuisses » p. 166, ch XIX. Fédorine et lui sont bien accueillis par le village où ils s'installent. Brodeck raconte cet épisode p. 70 : « C'était un temps où personne encore n'avait peur des étrangers même lorsqu'ils étaient les plus pauvres des pauvres ».

Sur une idée de Limmat, l'instituteur, l'ensemble des villageois finance ses études afin « qu'au moins un de ses jeunes gens pousse un peu plus loin que les autres son instruction » et qu'il puisse ensuite en faire bénéficier le village. C'est ainsi que Brodeck part pour la Capitale (qui ne sera jamais nommée) où il rencontre Émélia qu'il épousera. Tous deux quittent la Capitale lors d'émeutes et après la « Pürische Nacht », nuit de la purification lors de laquelle se manifeste une violence barbare contre les étrangers. La guerre éclate et les soldats ennemis, les Fratergekeime envahissent le village, dirigés par Adolf Büller. Au nom de la purification, les étrangers au village sont dénoncés. Brodeck, trahi par les villageois, est déporté et connaît la barbarie, les humiliations, la faim dans le camp. L'armée ennemie vaincue, Brodeck est libéré et retrouve au village la vieille Fédorine, Émélia qui souffre d'un traumatisme terrible après un viol : elle semble avoir perdu toute conscience, tout sens de la réalité, de la vie et ne cesse de chanter l'air que Brodeck et elle avaient entendu au tout début de leur amour. De ce viol est née Poupchette que le narrateur considère et aime comme sa propre fille.

La vie du village est troublée par l'arrivée d'un étranger envers lequel l'incompréhension puis la haine des villageois ne va cesser de se développer jusqu'au meurtre de cet homme, meurtre perpétré par les villageois en grand nombre. C'est alors que l'on demande à Brodeck d'écrire ce fameux rapport. Dès qu'il l'achève, conscient du danger qu'il représente pour lui et sa famille, Brodeck décide de fuir le village.

Au cours du roman, la personnalité du narrateur se dévoile. C'est un homme sensible, animé par l'amour. Très amoureux de sa femme, c'est pour la retrouver qu'il supporte les épreuves du camp : « C'est grâce à elle que je n'ai pas sombré, jadis. C'est à elle que je songeais à chaque minute, lorsque j'étais au camp ». p. 30, ch. 3 (lire aussi le paragraphe qui débute à la fin de la page 89, ch. 10). Depuis son retour, il s'occupe de sa femme malade sans désespérer qu'elle recouvre un jour ses esprits et sa conscience, en l'aimant toujours aussi passionnément : « J'ai dit à son oreille que je l'aimais et que je l'aimerais toujours, que j'étais là, pour elle, tout contre elle » p. 204-205, ch. 23, même s'il souffre (voir p. 153, début du chapitre 18). De même, il aime Poupchette qu'il élève comme sa propre fille (voir la présentation de ce personnage). Enfin, des liens très forts l'unissent à Fédorine : elle est la seule à qui il a raconté tout ce qu'il a vécu au camp, elle semble comprendre le mal-être, les interrogations de Brodeck, ce qu'il nomme le « Kazerskwir » : p. 26, ch. 3 « Je veux dire que dans ma vie, j'ai le sentiment qu'il y a un vide noir et très profond, c'est pour cela que je le nomme le Kazerskwir - le cratère -, au bord duquel souvent encore je m'aventure la nuit ».

C'est d'ailleurs ce qui caractérise aussi cet homme : la constante interrogation sur l'humanité qu'il faut lier à l'expérience de la guerre et du camp. Dès les premières pages, Brodeck s'affirme différent des autres : « je ne recherche pas la compagnie des hommes. Je me suis habitué à la solitude » p. 17. Cette solitude a commencé réellement à son retour du camp : l'attitude des villageois montre alors que ce que représente désormais Brodeck est trop lourd à admettre (voir p. 87-88). Il l'analyse ainsi : « Je venais d'un pays qui n'existait pas dans leur esprit, un pays qu'aucune carte n'avait jamais mentionné, un pays qu'aucun récit, n'avait jamais exprimé, un pays sorti de terre en quelques mois mais dont les mémoires allaient désormais devoir s'encombrer pendant des siècles ». Cette expérience l'amène à réfléchir à la nature humaine, à ce qui pousse les êtres humains à perdre toute humanité.

Concernant les villageois qui viennent de commettre un meurtre, il écrit « Ce n'étaient pas des monstres, mais des paysans, des artisans, des commis de ferme, des forestiers, des petits fonctionnaires. Des hommes comme vous et moi en somme ». De même, il caractérise ainsi le garde du camp qui l'oblige à agir comme un chien : « C'était un homme ordinaire, pâle et réservé, qui parlait toujours d'une voix égale, sans hausser le ton. » Pourtant, ce sont ces mêmes hommes qui sont capables d'actes barbares : les villageois tuent un homme sans défense ; le garde « avait tué à coups de nerfs de bœuf (...) un prisonnier qui avait oublié de le saluer en enlevant son calot ». Brodeck est conscient que l'humanité est fragile, que l'homme peut devenir trop facilement un monstre selon les circonstances. C'est ainsi que pour lui « la foule est elle-même un monstre » p. 206 puisqu'alors les individus perdent leur capacité à se cacher derrière le nombre, « se dissout dans une masse qui les englobe et les dépasse ». La peur est une autre circonstance : les villageois dénoncent Brodeck et Flipmann parce qu'ils ont peur de l'armée d'occupation ; ils assassinent l'Anderer parce qu'ils en ont peur. Brodeck développe la réflexion sur la peur au début du ch. 31, p. 270, réflexion qui s'achève par ces mots : « C'est parce que la peur avait saisi quelques-uns à la grogne, que j'avais été livré aux bourreaux, et ces mêmes bourreaux, ces hommes qui jadis avaient été comme moi, c'est aussi la peur qui les avait changés en monstres, et qui avait fait proliférer les germes du mal qu'ils portaient en eux, comme nous les portons en nous »

Brodeck est aussi un homme déchiré par le sentiment de culpabilité :

« Moi je n'ai jamais tué d'ânes ni de chevaux.

J'ai fait bien pire.

Oui, bien pire. » p. 347, ch. 37

C'est dans ce chapitre qu'il avoue avoir volé, dans le wagon qui le menait au camp, l'eau qu'une jeune femme réservait pour son bébé et elle, geste qui provoque leur mort. Sans chercher aucunement à justifier son acte « je ne cherche pas d'excuse à ce que nous avons fait » p. 352, Brodeck en explique cependant la cause : « le wagon et tous les autres wagons inventaient, de minute en minute, un pays, celui de l'inhumanité, de la négation de toute humanité » p. 351 et en

expose la conséquence : le sentiment de culpabilité qui ne le quitte pas : « ma punition, c'est ma vie. (...) Ma punition, ce sont toutes les souffrances que j'ai endurées ensuite. C'est *Chien Brodeck*. C'est le silence d'Émélia, que parfois j'interprète comme le plus grand des reproches. Ce sont les cauchemars toutes les nuits. Et c'est surtout cette sensation perpétuelle d'habiter un corps que j'ai volé jadis grâce à quelques gouttes d'eau. » p. 354, ch. 37

Brodeck est aussi un personnage qui évolue au cours du roman. D'ailleurs l'aveu du vol de l'eau en est un élément. Il n'intervient qu'à la fin du roman comme si auparavant, Brodeck ne pouvait assumer cet acte dont il est déjà question mais de manière très énigmatique à la page 77, au moment de la mort de Kelmar, puis p. 260 lors du récit d'un rêve. Au fil des pages, Brodeck devient en quelque sorte plus sûr de lui, capable d'assumer ce qu'il est, le bon comme le mauvais. Son évolution se voit aussi dans son attitude face aux autres. Au début, c'est la peur qui domine : celle d'avoir été désigné pour écrire le rapport. Quittant l'auberge, Brodeck écrit « Je n'ai jamais couru aussi vite de ma vie » ; cette peur augmente encore quand Brodeck comprend que ce rôle qu'on lui ordonne sonne « comme un danger, et que être innocent au milieu des coupables, c'était en somme la même chose que d'être coupable au milieu des innocents » p. 86-87. De même, Göbbler l'effraie : la peur est à son paroxysme lors de l'intrusion de ce personnage dans la resserre (ch. 10). Mais, peu à peu, Brodeck s'affirme avec force contre Göbbler ; deux épisodes le montre : lors de la lecture du rapport encore inachevé ch. 18 et lors de la deuxième intrusion de Göbbler dans la resserre au ch. 29 ; cette fois, Brodeck se rebiffe « Ne me dis jamais plus ce que j'ai à faire, Göbbler » p. 253.

Enfin la décision de quitter le village montre aussi la détermination de Brodeck de même que l'affirmation de son identité dans les dernières lignes du roman.

L'Anderer : Personnage énigmatique, on ne connaîtra jamais son nom : même lors de la cérémonie en son honneur, il n'indique pas son nom comme l'attend pourtant le maire Orschwir. Pendant la conversation avec Orschwir, il dit lui-même « Un nom, ce n'est rien, je pourrais être personne, ou tout le monde ». Les villageois le désignent par des sobriquets qui soulignent ses caractéristiques :

- p. 12 : « Vallaugä - yeux pleins - en raison de son regard qui lui sortait un peu du visage ; De Mulmelnër - le Murmureur - car il parlait très peu et toujours d'une petite voix qu'on aurait dit un souffle ; Mondlich -Lunaire - à cause de son air d'être chez nous tout en n'y étant pas ; Gekamdörhin - celui qui est venu de là-bas

- p. 121 : De Gewisshor - « le Savant » - peut-être parce qu'il avait un air qui en imposait.

Et le narrateur l'appelle De Anderer, l'autre.

Les descriptions de l'Anderer insistent toutes sur son caractère étrange. Sa première apparition suscite déjà l'étonnement ; l'Anderer est désigné comme « une apparition d'une autre époque », comme « un vrai personnage de foire ». Effectivement, sa manière de se vêtir est particulière : à son arrivée, il porte un « drôle de chapeau en forme de melon », un « vêtement d'opérette », « une sorte de redingote de velours et de drap, avec plein de chichis bizarres et de galons cramoisis » p.63 ; p. 109, quand le narrateur le croise auprès de la Lingen, il est vêtu toujours de sa redingote mais aussi d'une « chemise à jabot », d'un « gilet de laine » et de guêtres sur ses gros souliers cirés » ; p. 242, pour la cérémonie de bienvenue, l'extravagance de son vêtement est soulignée : « jabot blanc qui moussait », accessoires qui lui font « une quincaillerie dorée », « manchettes éclatantes » etc... ; et même le jour de l'exposition de ses dessins, son habit le différencie de tous « une sorte de grande robe ample, blanche, qui lui enveloppait tout le corps et tombait bas, en lui dégagant à ras son gros cou comme si un bourreau avait déjà au ciseau coupé tout le col. », qui le fait ressembler à un « fantôme »

Ce personnage étrange possède un âne et un cheval qui portent des noms humains : Mademoiselle Julie et Socrate et à qui il parle comme à des êtres humains et qui semblent intelligentes. P. 184.

Son langage soutenu, le fait qu'il s'exprime en Deeperschaft, la langue de l'intérieur, ajoutent à son étrangeté dans un village où le dialecte et le langage familial sont la langue de tous.

C'est un personnage raffiné qui détonne dans ce village.

Il semble « arrivé de nulle part » p.112 ; Schloss s'interroge : venait-il « d'un cirque ou d'un conte ? ». Le narrateur écrit « il tombait de la lune, ou de plus loin encore » p. 242

Dès son arrivée, le mystère l'entoure et même on voit en lui une créature surnaturelle : on le prend pour le « Diable » p. 338. Le curé en parle en termes étonnants, de telle manière que le narrateur se demande s'il évoque Dieu ou l'Anderer (p. 166)

Il inspire vite des sentiments négatifs : la peur, par exemple. Beckenfür , à son arrivée, a éprouvé « un vrai frisson », « un frisson à repenser à la guerre » p. 61 ; la méfiance à cause de sa curiosité (p. 111-112) et du carnet noir (p. 194) qu'il l'accompagne toujours et dans lequel il dessine et écrit : en effet, les villageois pensent qu'il y écrit « ce qu'on est et ce qu'on a fait naguère pour pouvoir le rapporter là d'où il vient » p. 130 si bien que les villageois en ont peur.

L'exposition des dessins sera le point culminant de la peur des villageois : ces dessins « révélaient des vérités qu'on avait étouffées » p. 326. Les paroles de l'Anderer ne peuvent qu'inquiéter son auditoire : « je devais faire ce que je sais faire : regarder, écouter, saisir l'âme des choses et celle des âmes. (...) Je crois sans présomption avoir compris une grande part de vous-mêmes et de ces paysages dans lesquels vous habitez. » p. 320. Après cet événement, le sort de l'Anderer est scellé : il sera assassiné pour qu'il ne puisse rien révéler sur les villageois. Le curé avait pressenti ce pouvoir et cette fin : « Cet homme, c'était comme un miroir, vois-tu, il renvoyait à chacun son image. (...) lui, c'était le miroir. Et les miroirs, Brodeck, ne peuvent que se briser. » p. 166

En conclusion, on peut dire que l'Anderer représente la conscience de soi que chacun n'est pas toujours capable de supporter.

L'Anderer et le narrateur se ressemblent sur plusieurs points :

- l'un et l'autre sont étrangers au village

- l'un et l'autre sont seuls

- l'un et l'autre ont de l'instruction

- l'un et l'autre se servent d'un carnet pour noter leurs observations

- l'un et l'autre sont aptes à comprendre la nature humaine.

- l'un et l'autre ont des attributs que l'on peut qualifier de surnaturels : l'Anderer devine la vraie nature des hommes ; Brodeck, par certains aspects, ressemble à des héros de la mythologie : comme Orphée, il est revenu des Enfers ; comme Énée, il emporte sur son dos dans sa fuite les êtres qu'il aime.

III - Les habitants du village :

Premier groupe :

- **Orschwir** : Comme pour la plupart des habitants du village, son portrait physique est dépréciatif : « aussi laid qu'un régiment barbare au grand complet » p. 36, « ses deux mains larges comme des sabots de mule », « son visage (...) violet », « « son nez piqué de vérole » p. 20. C'est le maire du village. Il l'est devenu dans des circonstances tragiques : après la mort stupide de ses deux fils au tout début de la guerre (p. 37). C'est un homme riche grâce à l'élevage des porcs, animal auquel il semble associé. Lui non plus n'a pas hésité à collaborer pendant la guerre et il a participé au meurtre de l'Anderer sans en éprouver un quelconque remords : « je regardais son couteau, ce couteau qui lui servait le plus naturellement du monde ce matin-là à se nourrir et qui la veille au soir s'était sans doute planté à plusieurs reprises dans le corps de l'Anderer » p. 44. Il ne considère pas mieux les êtres humains que ses porcs (voir p. 50-51 : « il n'y a que le ventre qui compte » ; « ils (les porcs) ne connaissent pas le remords. Ils vivent. Le passé leur est inconnu. Ne crois-tu pas que ce sont eux qui ont raison ? ») ou que des animaux confiés à un berger (voir p.367-368). Pour lui, l'important, c'est de continuer à vivre, quelles que soient les actions horribles qu'on ait pu faire ou laissé faire : « Tout ce qui appartient à hier appartient à la mort, et ce qui importe c'est de vivre (...). Et moi, je dois faire en sorte que les autres aussi puissent vivre, et regardent le jour d'après... »

- **Dieter Schloss** : Il tient l'auberge du village, celle où a séjourné l'Anderer et où ce dernier a été assassiné. Son portrait physique est dépréciatif : un « regard de taupe sournoise », un « front toujours suintant », des « dents brunes qui sentent le pansement sale » p. 17, ch. 1. C'est un homme veule, sans envergure, il l'avoue lui-même : « Je fais ce qu'on me dit, c'est tout. Je ne veux pas d'histoires ». c'est ce qui l'a amené à collaborer avec l'armée d'occupation. Mais tout n'est pas négatif en lui : il apparaît comme un homme détruit depuis que son enfant, puis sa femme sont morts. À sa mesure, il essaie d'aider Brodeck en lui rapportant la conversation qu'Orschwir et l'Anderer ont eu chez lui, le lendemain de l'exposition des dessins.

- **Göbblers** : C'est le voisin de Brodeck, « c'est un homme qui a passé la soixantaine, au visage taillé à la serpe, qui ne sourit jamais et ne parle pas davantage » p. 33, ch. 4. Comme plusieurs personnages du village, il est comparé à un animal : « il a d'ailleurs fini par ressembler un peu à ses coqs. Ses yeux bougent de la même façon, et la peau qui pend sous son cou lui dessine des rougeurs sanguines. » p. 33, ch. 4. C'est un personnage négatif, il est présenté ainsi dès sa première apparition où il écrase sans raison un escargot, « plein d'une grâce innocente » p. 34, ch.4 ; il a participé à l'Ereignis ; durant la guerre, il a incité les villageois à collaborer avec l'ennemi, c'est lui aussi qui conseille aux villageois de livrer les trois jeunes filles aux *Fraterkekeime* et c'est lui la cause directe de l'arrestation d'Émélia, qui, révoltée par le sort fait aux jeunes filles, l'a giflé et donc la cause de son viol. Il ne cesse d'espionner Brodeck, de le menacer.

- Orschwir, Knopf, Göbblers + Limmat : Ce sont les hommes qui lisent et jugent le rapport de Brodeck, ils sont donc tous aussi responsables les uns que les autres de l'assassinat de l'Anderer et responsables aussi de la lâcheté du village tout entier.

→ Pourquoi peut-on rassembler ces trois personnages ?

Ces trois personnages, Orschwir, Schloss et Göbblers peuvent être réunis car ce sont trois figures importantes du village. Chacun d'autre part se définit par sa lâcheté et sa compromission avec l'ennemi. Des trois, seul Schloss semble éprouver des remords ; les deux autres assument pleinement leur veulerie.

Deuxième groupe :

- **Diodème** : C'est un des rares personnages dont le nom n'a pas de consonances germaniques : il n'est pas originaire du village mais d'un autre « à quatre heures de marche, plus au sud » p. 39. On ne sait son âge, le narrateur indique seulement que Diodème est plus âgé que lui. Son portrait physique est mélioratif : « Il avait un fier visage. Son profil était celui d'une médaille romaine ou grecque » p. 41. Lui aussi est associé, comme l'Anderer ou Brodeck, à des héros de l'antiquité, voire des dieux : « Et ses cheveux très noirs et bouclés (...) me faisaient songer à ces héros des temps perdus, de ceux qui sommeillent dans les tragédies, les épopées (...). Ou bien encore à un de ces bergers de l'Antiquité qui sont le plus souvent, comme on le sait, des dieux déguisés venus visiter les hommes pour les séduire, les guider ou les perdre. » p. 41

Diodème, instituteur, est un ami du narrateur : « nous nous entendions comme deux camarades » p. 38 ; « J'aimais bien Diodème. » p. 41 ; Brodeck apprécie la compagnie de cet « homme peu ordinaire, qui avait souvent, pas toujours, de la sagesse, qui connaissait beaucoup de choses » p. 38. Cet homme instruit, qui vit seul, cherche à comprendre et passe « la plupart de ses heures de liberté dans les archives du village » p. 39 ; il dit lui-même : « Moi, depuis tout petit, j'aime les questions, et les chemins qui mènent à leurs réponses ». Il écrit des romans « un par an » p. 41 mais ne les lit qu'à Brodeck. Peu à peu, on comprend que Diodème s'est suicidé après l'Ereignis, auquel il n'a pas participé (p. 304). Et, au chapitre XIX, on en apprend davantage sur lui et son rôle lors de l'arrestation de Brodeck. En effet celui-ci trouve l'enveloppe que Diodème avait cachée dans son bureau. Elle contient la liste des romans que le vieil instituteur avait écrits ou qu'il prévoyait d'écrire. Parmi ceux-ci, deux titres éclairent son geste : « *La Trahison des justes* et *Le Remords* ». En effet, dans une lettre adressée à Brodeck, le vieil homme avoue l'avoir dénoncé comme étranger au village auprès de Büller et donc d'être responsable de son arrestation et de sa déportation. Mais, contrairement à Orschwir et Göbblers, lui éprouve des remords qui vont le pousser à s'occuper de Fédorine et d'Émélia pendant l'absence de Brodeck (p. 280). Ce remords lui pèse tant qu'il écrit : « j'ai essayé toute ma vie d'être un homme mais je n'y suis pas toujours parvenu » et il commence et termine sa lettre par une supplication : « Pardonne-moi, Brodeck, pardonne-moi je t'en supplie. ».

- **Ernst-Peter Limmat** : Ce vieil homme de plus de « quatre-vingts ans » fut le « maître d'école de deux générations d'élèves au village » p. 101. C'est un homme généreux qui distribue « aux plus nécessiteux son gibier » p. 102. C'est lui qui a jugé qu'il fallait que Brodeck poursuive des études (p. 207) car il a remarqué son appétit de savoir « Tu n'étais pas comme les autres car tu regardais toujours au-delà des choses... Tu voulais toujours voir ce qui n'existait pas » p. 104, dit-il au narrateur.. Le narrateur éprouve de la sympathie pour lui, pour son érudition et sa connaissance de la forêt. Enfant, Limmat représentait une image paternelle pour Brodeck : « Je me souviens que (...) lorsque je tentais de retrouver le visage de mon père, je me surprénais souvent à le faire apparaître sous les traits du maître, et je me souviens aussi que cette pensée m'était agréable et réconfortante. »

Mais le narrateur comprend que Limmat, s'il n'a pas participé à l'Ereignis, sait tout ce qui s'est passé sans le condamner puisqu'il fait partie de ceux, avec Orschwir et Göbbler, qui jugent son rapport (p. 151-152). L'image qu'il avait de lui en est irrémédiablement ternie.

- **le curé Peiper** : À sa manière, c'est un homme brisé par la vie. Prêtre, il ne croit plus en Dieu : « Je sais maintenant qu'Il n'existe pas, ou qu'Il est parti pour toujours, ce qui revient au même » p. 163 mais il continue à faire comme si de rien n'était, « à entretenir la Boutique » p. 163, non par opportunisme mais parce qu'« il y a ici quelques vieilles âmes qui seraient encore bien plus seules et bien plus abandonnées si je laissais tomber le théâtre » p.163. Ce qui l'a brisé c'est la connaissance de l'âme humaine : recevant les confessions des villageois, il sait ce qu'ils ont fait et ce qu'ils cachent ; ce qu'il a entendu, dans le secret de la confession semble très lourd puisqu'il dit à Brodeck : « Je sais tout Brodeck. Tout. Et tu ne peux même pas imaginer ce que *Tout* veut dire. » p. 163. Il se considère comme « l'homme-égout », celui qui reçoit toutes les bassesses de l'être humain. Son opinion sur les hommes est très dure : les hommes se confessent « et ensuite, ils repartent comme si de rien n'était. Tout neufs. Bien propres. Prêts à recommencer » p. 164 , C'est cette lucidité qui le mène à l'alcoolisme : le vin, dit-il, « c'est mon seul ami. Il m'endort et me fait oublier, durant quelques instants, toute cette masse immonde que je transporte en moi, ce chargement putride qu'ils m'ont tous confié » p. 164 et qui le fait désespérer de l'humanité : ainsi il caractérise la guerre comme « le lieu où triomphe le médiocre », où « le criminel » est considéré comme « un saint », il sait aussi que ce qui gouverne les hommes, c'est la peur p. 165.

→ Pourquoi peut-on rassembler ces trois personnages ?

Ces trois personnages ont en commun la connaissance de l'être humain, les uns et les autres, malgré leurs qualités réelles ont failli : Diodème a trahi, Limmat collabore au crime, Peiper sombre dans l'alcoolisme. Mais ils agissent différemment : Diodème ne pouvant supporter sa trahison se suicide, Peiper, malgré ce qui lui en coûte, continue à écouter les hommes se confesser, Limmat tombe du côté des bourreaux.

Troisième groupe :

- **Gunther Beckenfür** : Habitant du village, beau-frère de Cathor, celui qui fut décapité par ordre de Büller, il n'apparaît dans le roman que comme témoin de l'arrivée de l'Anderer. Comme la plupart des villageois, il est décrit comme une personne frustrée par son langage très familier, voire grossier « putain de chiure de merde de route », « ces merdes vertes » p. 61 et par son comportement : « il mâchouille une cigarette (...) qui lance dans la pièce une puanteur de corne brûlée » p. 60 ou plus loin : il « siffla cul sec son cinquième verre de bière. Puis il fixa d'un air abruti... ». Son père est comparé à un animal « secouant continuellement sa tête d'étourneau » p. 61

- **Stern** : C'est un homme solitaire, qui vit à l'écart du village, dans la forêt comme tous les Stern avant lui. Son unique revenu provient des « peaux qu'il tanne » p. 115. Sa seule compagnie, c'est « un furet, qu'il avait apprivoisé » p. 118. Il semble bien comprendre les animaux sauvages, les loups et les renards dont il dit : « Peut-être qu'il n'y a pas que les hommes qui pensent trop. »

- **Gustav Dörfer et sa famille** : C'est « un petit être terne, toujours emballé dans des vêtements sales qui dégagent une odeur de navet cuit ». Il sombre volontiers dans l'alcool et se caractérise par sa violence, il bat sa femme et ses enfants. La description qui en est faite est totalement péjorative : « ronflant la bouche ouverte (...) de la bave blanche sortant de ses lèvres ». Son fils, Hans, est victime de la violence de son père : « son regard (...) disait les coups et les souffrances, le lot de blessures que chaque jour apportait avec une inaltérable rigueur » p. 125. C'est pourquoi il déteste son père : « si mon père crevait là, près de moi, maintenant, d'un coup, je vous jure que je danserais autour de la table, et je vous paierais à boire » affirme-t-il à Brodeck. Pourtant c'est un enfant sensible que le sort des oiseaux émeut. Brodeck le juge ainsi : « l'enfant (...) cachait un cerveau rempli de savoir et son regard s'animait dès qu'il parlait des oiseaux. »

- **Pipersheim, patron du café** : Il apparaît très brièvement dans le roman et sa description met en évidence sa saleté : « des gencives crêtelées et saignantes », « une haleine difficile »

- **la mère Pitz** : Elle tient une sorte de café fréquenté essentiellement par les vieilles femmes du village. « elle est courbée en deux, comme pliée à angle droit » p. 54 Elle a une connaissance vaste et précise des « plantes du plateau » et possède de très beaux herbiers. Elle est attentive au désarroi de Brodeck même si elle ne peut rien pour lui.

Autres habitants du village :

- Frida Niegel, une villageoise « une bossue aux yeux de pie » p. 106

- « les deux filles Glacker, la grande qui a une tpe de lérot et la petite dont les yeux se noient dans la graisse » p.

87

- Gott, le forgeron avec ses bras couverts de fourrure rousse » p. 87

- « Otto Mielk, sa panse entre les mains » p. 87

- Vurtenhau, « un paysan à tête de lapin » p. 21 « très riche mais aussi très bête », aux « oreilles immenses d'un violet foncé » p. 112

Les villageois se caractérisent par les mêmes défauts : saleté, alcoolisme, violence et pour certains, bêtise. Fréquemment, les habitants du villages, hommes et femmes, sont comparés à des animaux.

Échappent à cette catégorie d'êtres rustres et négatifs l'enfant Hans Dörfer - mais son éducation pourrait le rendre cruel -, la mère Pitz qui a longtemps vécu dans la nature et l'aime, le solitaire Stern qui vit en dehors du village

Autres

- **Nösel** : C'est un professeur d'université qui a donné le goût de la poésie à Brodeck. Infiniment instruit, il « déchiffrait le grec ancien, le latin, le cimbre, l'arabe, l'araméen, l'outchik, le kazzach et le russe ». Mais il vit en dehors du monde réel, perdu dans ses pensées : « il était aveugle au monde » p. 215 (voir aussi p. 219)

Cependant, cet homme si cultivé est mort déporté, son savoir ne lui a pas permis de résister à la barbarie : « La poésie ne lui a été d'aucune utilité pour survivre » p. 45. Brodeck, de retour au village, a brûlé tous ses livres de poésie, convaincu que ce savoir ne peut changer l'homme.

Il peut symboliser ceux qui vivent dans un univers théorique, loin du monde des hommes, loin de la réalité sans se préoccuper de l'être humain

- **Moshe Kelmar** : C'est un étudiant que Brodeck a rencontré dans le wagon qui le menait au camp (p. 74 et 348). Ils se sont alors liés d'amitié. Raffiné et délicat, il parle la même langue que Fédorine (le yiddish ?) et est originaire de la capitale. S'il connaît bien les plantes -c'est un point commun avec Brodeck - son savoir est entièrement livresque.

Il ne survivra pas à l'acte que lui et Brodeck ont commis : le vol de l'eau. Il choisira de ne pas avancer à leur arrivée au camp, préférant mourir que de vivre avec le remords et la culpabilité : « il a choisi de se punir » p. 355

Il apparaît à Brodeck dans un rêve p. 260, rêve qui sans doute montre l'évolution du narrateur : ses paroles aident Brodeck à vivre avec son sentiment de culpabilité : « La mort d'un homme, Brodeck, ne rachète jamais le sacrifice d'un autre homme » ; « Ta place est encore là-bas (sur terre) » p. 260

Il peut symboliser la faiblesse humaine : bien que ce soit un homme instruit et ouvert, il commet un acte irréparable pour survivre. Il symbolise aussi la culpabilité qui empêche de vivre.

- **Ulli Rätte** : Étudiant de l'âge de Brodeck, aussi pauvre que lui, il est présenté au début comme personnage intelligent, insouciant, aimant la vie (p. 210 à 212)

Mais, un premier soupçon est introduit à la page 233 : alors que, le lendemain des massacres dans la capitale, Brodeck vient dire adieu à son ami, il s'aperçoit que le vêtement que celui-ci porte est taché de sang et l'on devine que ce sang désigne Ulli Rätte comme un des assassins. (p. 233)

Enfin, même si le narrateur n'exprime pas de réelle certitude, on comprend qu'Ulli Rätte est passé du côté des bourreaux et est devenu garde. P. 234-235. Cette réalité, Brodeck ne peut la supporter : elle montre comment un homme peut perdre son humanité et devenir « heureux d'être un bourreau » p. 235

- **La femme du directeur, Die Zeilenessenis** : (voir la lecture analytique)

Elle symbolise la mal absolu, la perversion.

- **Le capitaine Adolf Buller** : Son nom fait bien évidemment songer à Adolf Hitler. C'est un « homme de petite taille », « affligé d'un tic qui lui faisait donner un coup de menton sec sur sa gauche toutes les vingt secondes environ » p. 262. Son discours reprend les théories nazies « Notre race est la race première, immémoriale et immaculée ». Sa cruauté est manifeste : C'est lui qui ordonne le châtement barbare infligé à Cathor. C'est encore lui qui incite les villageois à dénoncer les étrangers (p. 275-276 : l'apologue des Rex Flammae). Pour lui « l'unique morale qui prévaut, c'est la vie » même si pour vivre, il faut éliminer des hommes.

→ *Pourquoi peut-on rassembler ces trois personnages ?*

Ces trois personnages ont en commun d'appartenir aux bourreaux, d'avoir abandonné toute morale et de se complaire dans la cruauté.

- **Le chien Ohnmeist** : C'est un chien sans maître comme l'indique son nom, donc libre. Il appréciait la compagnie de l'Anderer et se laissait caresser par lui alors que personne ne pouvait l'approcher. L'anderer le regardait « comme s'il s'était agi d'un homme ». Après la mort de l'Anderer, le chien semble malheureux « il gardait la tête basse », « poussant de temps à autre une brève plainte mélancolique » p. 35

À la fin du roman, il semble se métamorphoser en renard.

Comparez la manière dont sont décrits les personnages du troisième groupe et ce qui est dit de ce chien : quelle conclusion pouvez-vous en tirer ?

Alors que les villageois sont fréquemment comparés à des animaux et que leur servilité, leur bassesse est mise en évidence, ce chien, lui, a choisi la liberté et est comparé à un être humain.

L'aspect fantastique dans ce roman : on peut parfois se demander si l'histoire racontée n'est pas qu'une fable. À différents moments, le doute s'installe. Ainsi, quand Brodeck quitte le village de son enfance, on peut se questionner sur la réalité du village : « le soleil a déposé de l'or bouillant dans mon regard quand je l'ai fixé bien en face, et il a fait disparaître le tableau de mon village ». De même, à la fin du roman, quand Brodeck fuit, il semble que le village n'existe plus : « je me suis retourné (...) je n'ai rien vu. (...) il n'y avait aucun village. Il n'y avait plus de village » p. 375. En outre le conte que Fédorine raconte à Poupchette va dans le même sens : le tailleur croit avoir un enfant, alors que celui-ci n'existe pas. P. 362-363

Que peut-on alors penser ? Peut-être que la disparition des villages est une métaphore de l'évolution de Brodeck : ils n'existent plus parce que Brodeck continue sa route en les laissant inéluctablement derrière lui. Quant au conte de Bilissi, peut-être veut-il dire qu'il faut parfois préférer ses chimères à la réalité.

Autres éléments fantastiques : la mort des renards, les dessins de l'Anderer, le personnage de l'Anderer.